

LE CAHIER BLEU

L'Œil de nuit



Volume 3, no. 1 – Février 2022

LE CAHIER BLEU

L'Œil de nuit

Dans mes nuits, chaque chose, chaque personne
a l'apparence, le geste, le mot, l'action qui décrit
exactement la condition dans laquelle elle se trouve.

L'Agenda de Mère, vol. 1, le 2 octobre 1960

LE CAHIER BLEU

Directrice Fondatrice

Louise Myette (1994-1995)

COMITÉ DE RÉDACTION

Daniel Gagnon, directeur

Agnès Whitfield

Le Cahier bleu, Éditions québécoises de l'œuvre

© Éditions québécoises de l'œuvre

Tous droits réservés pour tous pays. Aucune reproduction de cet ouvrage, même partielle, quel que soit le procédé, impression, photocopie, microfilm ou autre, n'est autorisée sans la permission écrite de l'éditeur.

ISSN-1201-2505, vol. 3, no. 1

Version imprimée: ISBN 978-2-924337-19-6

Version numérique: ISBN 978-2-924337-20-2

Dépôt légal: 1^{er} trimestre, 2022

Bibliothèque et Archives nationales du Québec,

Bibliothèque et Archives du Canada

Illustration de la couverture: Hibou 7

Acrylique sur papier Hahnemühle 30 × 40 cm © Daniel Gagnon-Barbeau, 2019

Maquette de la couverture: Marquis Interscript

Typographie et montage: Marquis Interscript

Photos:

Louise Myette: Agence littéraire Louise Myette

Daniel Gagnon: Agnès Whitfield

Sri Aurobindo: Sri Aurobindo, 1915, Sri Aurobindo Ashram

Mère: Sri Aurobindo Ashram

Rabindranath Tagore: Fondation Nobel

Diffusion:

Éditions québécoises de l'œuvre

Montréal, Québec, Canada

Site Internet: www.editionsquebecoisesdeloeuvre.ca

Courriel: editionsquebecoisesdeloeuvre@bell.net

Facebook: <https://www.facebook.com/Le-Cahier-bleu-107260371632020>

Abonnements:

Abonnement sur papier (3 numéros): 25 \$

Abonnement de soutien (3 numéros): 40 \$

Table des matières

Avant-propos	V
Entrevue	
Louise Myette et <i>Le Cahier bleu</i>	1
<i>Daniel Gagnon</i>	
Entrevue	
Pourquoi relancer <i>Le Cahier bleu</i> ?	9
<i>Daniel Gagnon</i>	
Essai	
<i>La Synthèse des yogas</i> de Sri Aurobindo : une illumination de la conscience humaine	15
<i>Daniel Gagnon</i>	
Essai	
Commentaire sur un extrait de <i>L'Agenda de Mère</i> : « durer-durer »	27
<i>Daniel Gagnon</i>	
Peinture	
L'œil de nuit	37
<i>Agnès Whitfield</i>	
Carnet de lecture	
<i>Sâdhanâ</i> de Rabindranath Tagore	41
<i>Agnès Whitfield</i>	

« Tant d'êtres, depuis des siècles ont tenté de dépasser la condition humaine actuelle, avait écrit Louise Myette dans sa préface au deuxième numéro du deuxième volume du *Cahier bleu*, certains par des efforts surhumains, d'autres par une grâce qui leur a été donnée et à laquelle ils ont répondu. Nous leur donnons les noms des saints, d'ermites, de maîtres, de sages, de mystiques. Ce qui importe, c'est que ces êtres voués à la reconnaissance de l'âme ont éclairé la route de l'humanité, ils ont créé des sillons de lumière, qu'ils appartiennent à une tradition ou à une autre, quelquefois même complètement étrangers à toute religion, à toute croyance. Nous leur devons l'équilibre du monde, c'est pourquoi nous leur donnons ici la parole ».

Avant-propos

Dans le premier numéro du *Cahier bleu*, paru le 21 février 1994, Louise Myette explique l'élan de départ qui l'a amenée à fonder la revue, l'inspiration profonde qu'elle a puisée dans la pensée de Mère :

« Un jour de mai 1962, en discutant de la publication de certains aphorismes de Sri Aurobindo dans le Bulletin de l'Ashram, Mère avait dit à Satprem: *« Il faudrait une revue, un magazine de combat, qui parte en combat contre toutes les idées ordinaires, et alors tous ces aphorismes seraient comme oui, comme les chefs d'armée du combat. Une revue qui aurait pour but: « Démolissons toutes les vieilles idoles », quelque chose comme cela. Il faudrait qu'en apparence ce soit une revue littéraire. Il faudrait justement que ce soit présenté comme des spéculations littéraires, philosophiques, enfin que ça ne soit pas sur un plan pratique; ça n'aurait aucune importance, sauf que ça lui donnerait une sécurité, parce que ce serait une revue de combat. Et alors, à chaque numéro, on prendrait un aphorisme, comme celui sur l'Europe, par exemple, et on irait à fond. »*

Depuis plusieurs années, cette idée de Mère me poursuivait, et jusqu'à ce jour je ne savais trop comment la réaliser ni quelle forme lui donner. C'est peut-être avec ce but en tête que j'ai lancé un appel, en septembre dernier, pour créer un bulletin de liaison. Soixante-deux personnes ont manifesté leur intérêt et leur soutien pour ce bulletin. Il voit le jour le 21 février 1994, c'est *Le Cahier bleu*. Il deviendra un jour, je l'espère, la revue de combat dont Mère souhaitait la création. Pour le moment, il est notre façon de communiquer entre nous et de nous sentir liés au travail de Mère et de Sri Aurobindo ». (*Le Cahier bleu*, vol. 1, no. 1, p. 3)

Chaque numéro du *Cahier bleu* commençait par une courte réflexion de Louise, souvent sur la pensée de Mère ou de Sri Aurobindo. Au fur et à mesure de la parution des numéros l'orientation s'est précisée. Ce qui préoccupait Louise, c'était le besoin de mettre en lumière l'unité des êtres humains dans leur diversité, de nous rappeler l'importance de l'idéal de cette unité :

« Les poètes et les prophètes ont toujours été là pour guider l'humanité et lui proposer de nouveaux chemins, mais il semble que maintenant, chacun à sa manière, doit devenir poète ou prophète, et trouver en lui ce monde idéal qui l'aide à vivre et à survivre.

C'est dans cet esprit que *Le Cahier bleu* fera connaître des personnages œuvrant dans différentes sphères de l'activité humaine, mais réfléchissant sur cet idéal. Des essais, des poèmes, des textes de fiction, des comptes-rendus de lecture, nous ouvriront des portes sur plusieurs facettes de ce que peut être un idéal d'unité.

Le Cahier bleu est une revue de réflexion ouverte à toutes les disciplines, mais toujours orientée vers le dépassement de la condition actuelle de l'être humain »

À la mort de Louise Myette le 13 août 1996, *Le Cahier bleu* comptait deux volumes, composés chacun de trois numéros. Sous une couverture bleu ciel cartonnée, Louise avait rassemblé des entrevues de personnes qui avaient visité l'Ashram dès les années 1960, de poètes et d'écrivaines qui cherchaient dans leur activité des voies nouvelles. Il y avait aussi des essais sur Sri Aurobindo et Mère, de la poésie et un carnet de lecture. Cela donnait une petite revue agréable à lire, inspirante. Les abonnés se sont faits de plus en plus nombreux. Pour Louise, ils étaient tous des amis.

Depuis vingt-cinq ans, les réseaux sociaux se sont énormément développés pour devenir omniprésents. Louise Myette, avec son *Cahier bleu*, aurait aujourd'hui sa page sur Facebook et Instagram à cause de leurs grandes possibilités de communication, non pas

pour doubler sa capacité de production ou de diffusion, bien qu'elle ait rêvé déjà d'une revue d'une renommée internationale, mais bien pour répandre, comme une caresse sur le vent, une affection du cœur. *Le Cahier bleu* se voulait une revue d'espoir et de paix, à la recherche d'une tendresse de vivre. Louise ne doutait pas un seul instant des capacités de contagion de sa petite revue, et la croyait bien armée pour affronter la réalité du monde. Elle envisageait *Le Cahier bleu* comme une descente de la lumière, «qui coule vers la Terre en flots harmonieux», selon l'expression de Mère.

En 1994, *Le Cahier bleu* avait pour une de ses fonctions la diffusion de l'Œuvre et le mandat de la faire connaître. Maintenant, à partir de l'Inde, plusieurs sites Internet font la promotion de l'Œuvre. L'Ashram et Auroville sont en ligne, éminemment accessibles. Aujourd'hui, quel bonheur, les œuvres – les 13 volumes de l'*Agenda de Mère*, le long poème épique *Savitri* et *La Vie divine* de Sri Aurobindo – sont en accès libre sur Internet. Il est très facile de les lire à partir d'un ordinateur, d'une tablette et même de son téléphone. En tout temps et à toute heure, l'Œuvre est là, à portée de main, Louise en aurait rêvé!

Pourtant, force est de constater que la conscience n'a pas beaucoup évolué depuis. Cette conscience humaine paraît au contraire s'être lamentablement obscurcie. Le combat qu'entrevoyait Mère continue de manière plus urgente encore, non pour la politique ou même la littérature, mais pour la valeur, pour la grandeur de la Beauté et de la Vérité. Notre conviction est que le petit *Cahier bleu* peut contribuer avec ses mots d'espoir à faire que les êtres humains soient moins isolés dans leur destin. Ce n'est qu'avec une lutte obstinée et un éveil constant que nous pouvons contrer les forces de la démission. Une grande partie de l'humanité reste à l'écart et croit s'en tirer, et pense qu'il ne leur arrivera rien, mais il faut savoir que nous sommes tous liés par un destin commun, celui d'une Terre en péril tout autant que d'une Terre d'espoir, et qu'il n'y plus qu'une souffrance, qu'une aspiration commune, qu'une destinée indissoluble.

L'humanité a besoin d'accepter de se transformer pour le mieux, d'abandonner toutes les vieilles certitudes pour aller vers le monde nouveau. Presque cinquante ans après son départ, la voix extra-lucide de Mère nous rejoint encore pour nous éveiller et inciter l'humanité à approfondir son contact fragile avec Ça, Ça qui n'a ni commencement ni fin, Ça qui vibre dans l'éternel instant.

C'est le combat que nous devons mener, tous ensemble, il n'y a plus qu'un seul danger, une seule espérance, celle d'une vie neuve et possible sur Terre, une seule attente et une seule victoire. Le combat d'un seul est désormais le combat de tous. Nous sommes reliés et solidaires. Tous les cœurs des hommes et des femmes battent dans un seul cœur, toutes nos pensées vibrent dans une seule pensée, aspirant à être dans une parfaite harmonie des vecteurs et des instruments de la perfection d'une terre transformée. Ce que chacun fait, même les plus petits gestes, mêmes les plus petites actions, tout cela compte et s'élève vers un futur de joie et de paix souveraine. Il n'y qu'à y croire. Car, maintenant plus que jamais, il faut faire avancer la conscience, favoriser l'ouverture à cette lumière qui, selon l'expression de Mère, «coule vers la terre en flots harmonieux», retrouver cette force qui n'a peur ni du réel ni du rêve, qui prend le parti de la nouveauté.

C'est pour cette raison, aujourd'hui, que nous reprenons le défi que Louise Myette a relevé en 1994. *Le Cahier bleu* restera fidèle aux grands jalons dessinés par elle. Publié à raison de trois numéros par an, inspiré par la pensée de Sri Aurobindo et de Mère, mais sans parti pris politique ou religieux, *Le Cahier bleu* sera une revue d'espoir et de paix, l'esquisse d'un pas vers le futur d'une humanité plus consciente, plus solidaire. Avec ce premier numéro, sous l'égide du hibou et de son «Œil de nuit», nous invitons nos lectrices et nos lecteurs à partager cette recherche et cet enthousiasme avec nous.

Le 21 février 2022

Entrevue



Louise Myette et *Le Cahier bleu*

Daniel Gagnon

Louise était dans la vingtaine quand elle a entendu parler pour la première fois de Mère et de Sri Aurobindo par des amis musiciens, un petit groupe fervent d'artistes qui avaient le besoin absolu de s'épanouir. Le contexte social du Québec des années 1950 était étouffant. Nous étions au temps du Refus global de Paul-Émile Borduas. Louise se produisait déjà avec succès sur scène comme cantatrice. Elle avait senti l'âme indienne. Une force l'avait touchée. Elle s'était intéressée au yoga, elle avait suivi des cours avec un tel enthousiasme qu'elle n'avait pas tardé à donner elle-même des cours au Centre culturel de Vaudreuil.

Le yoga devint indispensable pour Louise. Elle voulait élargir sa philosophie de vie dans le sens d'une méditation sur les relations de l'âme et du corps, sur les relations qui unissent l'expérience vécue à la force intérieure. Les réalités spirituelles et vitales, tout ce qui était de nature intuitive, tout le langage du corps qui les exprimait, toute la vie métaphorique des arts justifiaient son choix. Elle était préoccupée par l'environnement physique, intellectuel,

moral et social dans lequel elle vivait et qu'elle voulait dépasser. Le problème dans ces années noires de la relation de l'individu au milieu était celui de la résistance de tout l'être, corps et âme, à l'environnement social écrasant et sectaire de l'époque. C'était une question de vie ou de mort. Plusieurs artistes et écrivains s'exilaient, comme Riopelle et Anne Hébert.

L'intérêt de Louise pour Sri Aurobindo et Mère provenait à la fois de sa nature rebelle profonde, de son goût infini de liberté et de ses relations à autrui, de l'histoire des arts à laquelle elle voulait participer. Elle voulait s'engager dans le monde et dans l'histoire humaine. L'Inde dans ce contexte attirait tout ce petit groupe d'artistes, comédiens et musiciens, poètes et peintres. L'horizon semblait bloqué pour tous ces jeunes rêveurs qui voulaient changer le monde. Pour cette raison, la philosophie de Sri Aurobindo qui insistait sur l'action, sur le pouvoir transformateur de l'action intérieure, leur paraissait révolutionnaire.

En décembre 1970, dans l'espoir de rencontrer Mère, Louise se rendit à Pondichéry. Mère n'avait cependant pas pu la recevoir. Elle traversait à cette date «une longue épreuve qui a duré plus d'un mois et demi», comme le note Satprem, son disciple, dans *l'Agenda de Mère* (Tome XI, 1970, p. 408). Lui-même qui voyait régulièrement Mère ne la reverra que le 16 janvier suivant. Louise avait attendu pendant quelques semaines, puis avait dû rentrer à Montréal. C'était à l'aéroport de Madras, tout juste avant de prendre l'avion, que Louise avait reçu à l'ultime moment une rose de la part de Mère.

Pour Louise, cette rose de Mère signifiait que Mère l'avait reconnue et prise avec elle pour toujours. Avec ce message, Louise avait reçu son ordre de mission: elle devait poursuivre sa vie dans le monde intelligible, existentiel, forte de la lumière de sa rose face à l'obscurité. Si on regarde ce que Louise a accompli par la suite pour faire connaître l'Œuvre de Mère, on voit que son

contact a été profond à Pondichéry, qu'elle a été touchée, foudroyée même par la conscience lumineuse de Mère. Elle a communiqué avec Mère dans le silence et elle est revenue chargée de ce silence.

Les Éditions québécoises de l'Œuvre et l'Index de l'Agenda de Mère

Louise avait lu trois fois les treize volumes de *l'Agenda de Mère*, pour porter un véritable regard sur cette Œuvre qui dépassait de très loin toute école, tout enseignement, qui allait au cœur des choses. Elle était si entichée de *l'Agenda* qu'elle avait entrepris d'en créer un index et de le publier, ce qu'elle fit en 1989. Pour ce faire, elle avait fondé la même année sa petite maison d'édition, les Éditions québécoises de l'Œuvre. Elle voulait mettre en lumière ce monument.

De 1958 à 1973, Mère avait forcé le passage vers la mort et son confident Satprem avait recueilli presque quotidiennement les confidences de cette lutte contre la fée calcinée. Par la suite, il a réussi à transcrire ces conversations et à les faire paraître à Paris chez Robert Laffont en treize volumes de 1978 à 1981. Ce travail de Satprem avait créé une ouverture sur la pensée de Mère, un grand espace insondable dans lequel Louise voulait inviter des lecteurs à la recherche de cette lumière, au-delà de toute religion.

Avant l'invention des moteurs de recherche d'aujourd'hui, en compilant soigneusement des notes et des fiches, Louise avait repéré et répertorié les grands thèmes des treize volumes. Elle avait créé un outil pour trouver rapidement ce que Mère avait dit sur tel sujet – l'amour, la conscience, la Terre, l'humilité, l'immortalité, les rêves, la Russie, la mort de Kennedy, l'élection du pape Paul VI, le mariage, l'Ashram, le silence mental.

Elle m'avait demandé de refaire les concordances du premier volume de l'*Agenda*, qui avait été republié dans une nouvelle pagination. Travailler pour Louise, même si c'était une minuscule action dans l'univers, avait toujours son côté grandiose. C'était loin de la politique, ce n'était pas des idées à manipuler, c'était comme un vaste congé du cerveau, une vacance mentale. On avait l'impression d'abord de perdre son temps et puis c'était tout le contraire qui nous arrivait.

C'était comme un espace de liberté qui s'ouvrait. Dans le matériel naissait on ne sait comment quelque chose de spirituel, peut-être parce que cela me forçait de lire l'*Agenda*, mais d'une autre façon, comme si j'y laissais tout mon bagage. Je refaisais les concordances pour elle, mais au fond c'était un cadeau qu'elle me faisait. C'était cela l'*Agenda*, une passion pour la vie, hors de toute raison, c'était immense.

La Transparence du Corps

En même temps, la méditation de Louise s'était tournée vers une présentation du yoga de Mère et de Sri Aurobindo, pour laquelle elle avait accumulé des fiches et des notes. Avant que la maladie ne lui laisse plus de répit, sentant peut-être intuitivement que ses jours étaient comptés, elle avait écrit *La Transparence du corps*, une œuvre sans doute capitale pour elle, qu'elle a publiée aux Éditions québécoises l'œuvre en 1993. L'ouvrage porte sur le lent, difficile et passionnant processus du yoga des cellules que Mère relate dans l'*Agenda*. Louise y suivait les sensations dans le corps, la conscience d'un mouvement impétueux dans les cellules, comme le feu radiant d'un radium, comme celui d'un amour violent et profond, dont l'histoire de Mère Mirra et de Sri Aurobindo était un modèle des plus inspirants. Cette transparence du corps avait exalté la passion de Louise comme un désir de fusion et de réalisation de sa personnalité en autre chose que soi, dans une identité absolue avec l'Amour. C'était une passion qui avait le pouvoir

de révéler le fond de l'individu, sa réalité infinie, seule capable d'appréhender l'infinité du monde.

Le Cahier bleu

C'est au café Van Houtte dans Milton-Parc à Montréal en septembre 1993 qu'était née notre idée de fonder une petite revue trimestrielle, *Le Cahier bleu*, où nous inviterions des écrivains et des artistes, des scientifiques, des chercheurs à s'exprimer et à faire valoir par leur pensée et leur recherche, à entretenir l'espoir qu'il nous restait pour sauver la Terre et faire grandir notre solidarité dans le monde. Ce serait une revue de réflexion ouverte à toutes les disciplines, disait Louise, mais toujours orientée vers le dépassement de la condition actuelle de l'être humain. On y trouverait des essais, des poèmes, des textes de fiction, des comptes rendus de lectures, qui nous ouvriraient des portes sur plusieurs facettes de ce que peut être un idéal d'unité.

J'allais avec Louise à la petite imprimerie rue Bishop en plein centre-ville dans sa vieille Renault 12, qui marchait de peur, qu'elle faisait réparer chez un mécanicien à son compte à Vaudreuil pour moins cher qu'à Montréal. Là, nous choissions le carton bleu de la couverture du *Cahier bleu*. Trois numéros par année qu'il fallait remplir. L'atelier était tout petit et commercial. Un homme âgé et son fils travaillaient concentrés sur leur métier, ce n'était pas compliqué et tout paraissait se faire sans effort. Il n'y avait pas de chaises pour s'asseoir, nous nous tenions derrière le comptoir, qui nous séparait de la rangée de grosses machines qui vrombissaient et claquaient, reliaient des dépliants divers, avec des mots et des photos de morceaux de viande de bœuf ou de produits de lessive, de pharmacie.

Nous arrivions avec ces quelques textes pour imprimer un petit *Cahier bleu* broché dans lequel il pouvait sembler ne rien y avoir. Petites lunettes et visage impassible, l'imprimeur examinait nos

feuilletés, habillé de bleu lui aussi dans un sarrau de travailleur, un bleu plus foncé que notre couverture. Nous n'avions pas de commanditaire, seulement la contribution de vingt dollars par année de nos quelques soixante-dix abonnés. Louise les comptait un à un dans sa tête, suivait les progrès de l'abonnement et m'annonçait fièrement à nos cafés ou quotidiennement au téléphone de nouveaux noms qui venaient grossir nos troupes.

L'homme regardait nos textes d'un bref coup d'œil et se faisait rassurant. Cela calmait notre anxiété. Somme toute, tout n'allait pas trop mal. Nous tenions le coup. *Le Cahier bleu* en était déjà à son cinquième numéro. Nous avions l'air de croire aux fées dans ce monde commercial, mais nous revenions régulièrement le voir. Nous avons d'abord fait affaire avec une boutique de photocopieur, rue Saint-Laurent, mais l'encre avait coulé. Nous avons photocopié plutôt vite, mais il avait fallu corriger, reprendre sans cesse. Maintenant cet imprimeur impassible pouvait rassembler le tout et finir notre ouvrage. Louise pourrait dormir tranquille, un autre numéro du *Cahier bleu* verrait le jour

Je crois que ce qui était le plus difficile, c'était de combattre le doute qui m'assaillait au comptoir. Je me traînais les pieds bien souvent jusqu'à la rue Bishop, jusqu'à ce comptoir et sa rangée de machines derrière le monsieur en sarrau bleu. Je savais bien que vous reviendriez, semblait-il dire silencieusement quand nous apparaissions à nouveau avec notre chemise de feuilletés. Louise de toute la hauteur de son humble dignité imposait le respect.

Louise rêvait. Même si nous nous bornions à discuter du travail et de ses résultats concrets, c'était comme un conte. Ce n'était rien dans la clameur générale, mais dans ce petit cahier il y avait un battement de cœur, une aspiration. Il fallait se fier à Louise.

Entrevue



Pourquoi relancer *Le Cahier bleu*?

Daniel Gagnon

Daniel Gagnon est écrivain et peintre. Il a rencontré Louise Myette en 1984 pour lui demander d'être son agente littéraire. Par la suite, au fil des rencontres, il est devenu son ami et son confident. Elle l'a invité à faire partie de la rédaction de sa revue Le Cahier bleu pour lancer le premier numéro le 21 février 1994. Il a participé à l'élaboration des six numéros parus jusqu'en décembre 1995. Nous avons demandé à Daniel Gagnon pourquoi, vingt-six ans plus tard, il a voulu relancer Le Cahier bleu avec ce premier numéro accessible en ligne et sur papier. Voici ses propos.

Le Cahier bleu

Je ne réalisais pas en 1994 la grâce que me faisait Louise de me demander de faire partie du comité de rédaction du tout nouveau *Cahier bleu*. Avant de la rencontrer en 1984, j'étais toujours en butte aux misères que m'imposait ma vie d'écrivain. Avec Louise, tout devenait possible, comme par magie ou presque. C'était

comme si les fenêtres de la maison s'étaient ouvertes. À cette belle époque, nous nous parlions, Louise et moi, tous les jours au téléphone. Je la voyais au moins deux fois par semaine à son bureau et plus souvent encore dans des cafés comme la Brûlerie ou le Van Houtte de l'avenue du Parc ou encore Aux deux Marie, rue Saint-Denis.

Avec le départ de Louise en 1996, j'ai vu clairement à quel point les difficultés étaient restées embusquées dans la forêt, malgré le beau cadre de verdure que j'avais connu avec elle. Avant de partir, cependant, Louise m'avait laissé l'immense cadeau de l'Œuvre de Mère et de Sri Aurobindo. Cette Œuvre avec laquelle elle m'avait mis en contact, m'était restée comme un renfort, un soutien, un pur viatique.

Pourquoi avoir mis vingt-six ans avant de reprendre *Le Cahier bleu*? Je ne sais pas. Le calendrier nous joue des tours. Il n'est pas fixe, on détache chaque jour une feuille de l'éphéméride et les années passent. Pourtant, tout ce temps-là Louise était là. Reprendre *Le Cahier bleu* aujourd'hui ne me fait pas penser que je suis arrivé au but. C'est plutôt le début d'une nouvelle phase. Je n'ai rien calculé, et je ne fais pas de prévisions. Les numéros vont se suivre et se remplir les uns après les autres, j'en suis certain, avec l'aide de Louise.

Les archives de Louise

Après qu'elle eut quitté ce monde, ses héritières, ses deux sœurs Rita et Thérèse, m'ont donné diverses choses qui lui avaient appartenu, entre autres et surtout, la belle plume Waterman couleur violette que je lui avais offerte. Rita et Thérèse m'ont aussi transmis les archives littéraires de Louise, les Éditions québécoises de l'œuvre et *Le Cahier bleu* ainsi que ses lettres, son journal et le roman, intitulé *Anna*, qu'elle avait cherché en vain à terminer avant sa mort.

En 1999, avec Agnès Whitfield, nous avons repris les Éditions québécoises de l'œuvre fondée par Louise, pour protéger l'inscription légale, sans trop savoir ce que nous allions en faire. En 2012, Agnès y a créé une collection savante en traductologie. Une douzaine de volumes se sont rapidement succédé.

En 2020, l'occasion nous a été offerte de créer le Fonds Gagnon-Whitfield aux archives de l'Université de Sherbrooke (<https://www.usherbrooke.ca/biblio/documents-administratifs-et-archives/trouver-des-archives/archives-privees/p85-daniel-gagnon-et-agnes-whitfield>). Ce fut le moment idéal d'y inclure les archives de Louise, les documents et les photos que les Archives nationales du Canada n'avaient pas voulu considérer. Peut-être paraissaient-elles de peu d'importance, à leurs yeux, malgré la place exceptionnelle de Louise dans le milieu littéraire, ayant été l'agente de plus d'une cinquantaine d'écrivains.

Avant de les remettre à l'Université de Sherbrooke, j'ai dû mettre de l'ordre dans les boîtes de documents, faire des choix et un inventaire. Au fur et à mesure de regarder ces témoins silencieux de la vie de Louise, j'ai eu l'impression de la redécouvrir. Il y avait des photos de sa carrière de cantatrice, de sa rencontre avec Charles Panzéra, professeur au Conservatoire national supérieur de Paris, avec qui elle avait étudié, des coupures de presse et des programmes de ses concerts, des photos de sa mère qu'elle appelait tous les jours. Il y avait aussi un tout petit album de photos de son séjour à Pondichéry. Cela m'a permis de rédiger un portrait admiratif de Louise pour lui rendre hommage, mettre en lumière son cheminement singulier.

Puis, au cours de 2021, pour marquer le 25^e anniversaire de la mort de Louise, nous avons mis en ligne en accès libre, sur le site web des Éditions québécoises de l'œuvre, son livre *La transparence du corps*, et progressivement les six premiers numéros du *Cahier bleu*. C'est ainsi que la décision de relancer *Le Cahier bleu* nous est venue tout naturellement.

Il faut aller de l'avant

La planète tout entière est en danger, nous le savons, nous avons peine à respirer. Et malgré cela, il nous faut vivre dans le calme intérieur, dans la paix, source de notre action. Il n'est pas interdit pour autant de lancer des cailloux dans la mare. Même s'ils sont de petites tailles, ils pourront avoir toute leur force. Tout dépend de ce que nous y mettrons, qu'ils viennent de la mer ou du fond des torrents, qu'ils soient arrondis ou brûlants, ils « produiront leur effet sur les hémisphères », comme le dit Sri Aurobindo.

Louise n'était pas du genre à capituler. Alors que déjà le navire Terre, comme un grand Titanic fonçait à toute allure dans l'iceberg climatique, faisant eau de toutes parts et nous entraînant dans notre destinée aveugle, Louise était aux commandes et tenait fermement le gouvernail du *Cahier bleu*, forte de sa consécration à l'œuvre de Sri Aurobindo et de Mère. Elle croyait qu'il était possible de parvenir à capter l'attention des âmes de bonne volonté, de toutes ces âmes qui avaient tant soif de beauté et d'harmonie, de bonté et de miséricorde. Louise croyait possible de conquérir leur cœur au travers des nombreux messages contradictoires et des nombreux leurreurs distrayants des grandes chaînes de communication aux mains de forces négatives. Tout un défi !

Aujourd'hui, les forces hostiles ont encerclé et investi la Terre tout entière. La conduite des nations ne cadre pas avec leurs paroles. Leurs agissements ne sont pas en conformité avec le vrai destin de la Terre, un destin que nous rêvons grandiose, si l'humanité veut bien collaborer à la nouvelle ère de la Conscience et de l'Unité. Nous sommes à cheval sur deux mondes, l'ancien et le nouveau. Le passage est difficile. Notre façon de vivre, de penser, d'agir, tout est à refaire, plus rien ne va. On aura beau mener toutes les expéditions que l'on voudra, la seule qui sera bonne sera celle qui nous mènera droit dans l'inconnu, sans carte préétablie, avec un soleil dans le cœur.

J'ignore les causes du départ de Louise, après seulement deux petites années et six numéros du *Cahier bleu*. Un cancer du cerveau l'a emportée. Tout s'est décidé très rapidement. Elle semble avoir pris la décision de partir. Mais pourquoi, alors que nous avons tant besoin d'elle et de sa lumière ? Je me suis longtemps posé la question, pour quel motif supérieur, quelle raison sublime avait-elle laissé le travail en plan ? Avait-elle pensé échouer ? Serait-ce à cause de nos maladresses, par notre faute ?

Ce qui me motive à continuer, c'est sa présence continue. Je la sens près de moi en écrivant ces lignes. Elle parle, elle écrit, elle dicte des mots. L'aventure du *Cahier bleu* se poursuit grâce à elle. J'ai l'impression que Louise a simplement changé de place. Comme une morte sur la Terre, elle a beaucoup plus de liberté. La cause de la Terre ne devrait pas être si difficile à plaider, à l'heure actuelle où nous balançons entre destruction ou naissance nouvelle, entre dissolution ou transfiguration, entre sabotage ou passage vers une vie nouvelle, comme au crépuscule d'un âge noir vers le soleil d'une aube merveilleuse.

La « marche à l'amour »

Il faut laisser de côté nos petites certitudes, nos petits savoirs. Nous ne sortirons jamais de notre prison si nous n'entreprenons pas notre « marche à l'amour », comme le dit le poète Gaston Miron. Au centre de notre cœur, se tient une flamme qui peut tout faire et nous réunir tous dans le même combat, un feu mobile et puissant, un amour puissant et victorieux qui s'éveille en chaque être. Ainsi, embrasés du feu ardent de l'union divine, avec la joie d'aimer sans mesure, nous demeurons convaincus que nous réussirons et que l'unité de l'humanité triomphera.

Comment définir les grandes lignes du *Cahier bleu* sans délimiter notre action ? Le champ des activités est très étendu. Louise se plaisait aux belles choses et elle était une belle personne elle-même. Elle était une aide puissante pour lutter contre la laideur,

elle était une lumière vivante. Avec son agence littéraire, elle aidait les écrivaines et les écrivains par pure générosité. *Le Cahier bleu* était la joie de s'offrir sans rien demander en retour, à la conquête de l'inconnu, sans crainte des difficultés et des incompréhensions.

Pour ma part, les effets du *Cahier bleu* se font sentir encore aujourd'hui. Je relis les six premiers numéros des deux ans de sa courte vie et je constate qu'il est resté bien vivant après vingt-six de silence. Il n'a pas vieilli d'une ride. Au début, l'embarcation était bien frêle et elle l'est encore, mais elle n'a pas chaviré. Au contraire, le petit cahier a donné accès à une plus vaste pensée.

Aujourd'hui, il y a un sentiment d'urgence encore plus grand. Nous avons l'impression qu'il nous faudrait nous dépêcher de chausser nos bottes de sept lieues. Le monde semble avancer à la vitesse désespérante d'une mule têtue, les nations semblent chômer ou se prélasser dans leurs belles pantoufles égoïstes. On voit des choses qui nous font dresser les cheveux sur la tête et nous nous habituons à vivre dans la peur sans réagir. Ça mijote, ça barbote, ça gargouille de partout sur les réseaux sociaux, nous laissant éberlués. On dirait que tout cet énervement complique les choses et ne réussit qu'à remuer le fond boueux de la force hypocrite et de son apparent succès.

C'est ce passage vers une aurore prophétique que *Le Cahier bleu*, envers et contre tout, voudrait annoncer, en souhaitant rallier et inspirer des architectes d'un nouveau monde, un monde qui se profile en ce moment même au cœur de nos ténèbres. Passer vivants les frontières de la mort, du non-être à l'être, de l'obscurité à la lumière, de la mort à l'immortalité, voilà le but, rien de moins. C'est le drame de la Terre entière qui se joue. C'est une question de vie ou de mort, là-dessus nous sommes catégoriques. Il ne nous reste plus qu'à jouer notre dernière carte, celle de l'amour. Ici la route se divise en deux, nous sommes à la croisée de deux chemins. Au lieu de miser sur l'expansion destructrice de l'égoïsme, nous devons parier sur la conscience et sur l'unité des cœurs.

Essai



La Synthèse des yogas de Sri Aurobindo : une illumination de la conscience humaine

Daniel Gagnon

« Si nous regardons derrière les apparences, la vie tout entière est un immense yoga de la Nature qui cherche dans le conscient et le subconscient à réaliser sa perfection par l'expression croissante de ses potentialités encore inatteintes et qui tente de s'unir à sa propre réalité divine ».
Sri Aurobindo, *La Synthèse des yogas* (T. 1, p. 10).

Les possibilités intérieures de notre être sont infinies. Par un effort de perfection constant nous pouvons atteindre une union avec l'universel, une transcendance que nous pouvons exprimer dans le monde, dans la vie tout entière, consciemment ou subconsciemment, par un yoga. Ce yoga dont parle Sri Aurobindo est le yoga de la vie. Par ces temps de déchéance où la Terre est devenue un vrai cloaque et un borbier malpropre et où l'humanité reste

aveugle et ignorante, fermée à toute réalité spirituelle, nous aimons entendre l'appel d'une voix claire qui nous renforce et nous permet de garder l'espoir.

Dans le Premier livre de *La Synthèse des yogas*, Sri Aurobindo parle de la consécration de soi et du don de soi dans les œuvres, de règles de conduite et de liberté spirituelle, de l'égalité et de l'annihilation de l'ego, de l'œuvre divine. Dans le deuxième livre, il nous entretient de la compréhension purifiée, de la délivrance de la sujétion au corps. Il nous laisse entrevoir la réalisation de *Sat-chit-ânanda* et les difficultés de l'être mental, explore les plans de notre existence et explique les conditions de réalisation de la Gnose. Seule une illumination de la conscience humaine peut laisser espérer une amélioration de la condition humaine.

Pourrait-on dire ceci: Qui n'a pas lu la *Synthèse des Yogas* ne connaît pas Sri Aurobindo? *La Synthèse*, à part le grand et immense poème épique finement ciselée *Savitri*, c'est l'œuvre la plus haute et la plus lumineuse de Sri Aurobindo, une œuvre qui remonte à la source millénaire vertigineuse des Védas, de l'Upanishad et des Rishis premiers et qui les réinterprète stricto sensu dans une modernité stupéfiante. Sri Aurobindo étudie le grand arbre généalogique spirituel et raconte en temps réel, au fil de sa rédaction, le déroulement de ses recherches, les difficultés inévitables qui seront rencontrées, les doutes qui surgiront et qui pourront être vaincus avec ce grand vade me cum issu de la fabuleuse lignée spirituelle de l'Inde originelle.

L'exploration des plans de conscience au-delà du mental

La Synthèse des Yogas a été écrite du mois d'août 1914 (à l'aube de la Première Guerre mondiale: la coïncidence a de quoi surprendre!) au mois de janvier 1921. L'ouvrage n'est pas achevé,

malgré ses six cents pages. Sri Aurobindo envisageait d'écrire plusieurs autres chapitres sur l'action de la conscience-force supramentale dans le corps et sur son exploration des plans de conscience au-delà du Mental, dans le but de transformer notre action terrestre pour changer notre vie et notre monde. Une première traduction en français, par une équipe de traducteurs réunis par Jean Herbert, a paru en 1958 en bulletin, puis sous forme de livre en 1969, entièrement revue sous la direction de la Mère. Aujourd'hui, *La Synthèse des Yogas* est tout entière en accès libre sur Internet, ce qui est extraordinaire pour garder l'œuvre vivante.

Sri Aurobindo mène alors une vie de retraite et de solitude depuis qu'il est arrivé à Pondichéry en 1910, à l'âge de trente-huit ans, mais il voit grand et met en forme, dans un but élevé et divin, sa conception d'une totalité harmonieuse, un ensemble de tendances des yogas qu'il réunit en une synthèse « plus large et plus puissante » (T. 1, p. 9). Les formes de ces Yogas ont vieilli, leurs vérités et leurs pratiques ont perdu la plus grande part de leur force, c'est pourquoi il les réunit et les rajeunit dans sa *Synthèse* : « elles doivent être renouvelées dans les eaux vives de l'esprit qui raniment le véhicule mort ou mourant » (T. 1, p. 9). Sri Aurobindo conçoit que le Yoga indien pourrait « devenir l'une des éléments dynamiques de la vie future de l'humanité » (T. 1, p. 10).

Pour Sri Aurobindo, et c'est le sujet principal et la raison d'être de *La Synthèse des Yogas*, « la vie tout entière, consciemment ou inconsciemment, est un yoga » (T. 1, p. 9). Rien n'est trop haut, rien n'est trop loin, la vie n'est plus entourée par une clôture, emmurée derrière des barreaux de fer, des pieux ou des fils électriques ou électroniques. Nous pouvons lutter pour des intérêts communs élevés, « par un effort méthodique de perfection de soi par l'expression des potentialités secrètes et latentes de notre être » (T. 1, p. 10). Citant Swâmî Vivékânanda, Sri Aurobindo écrit cette chose extraordinaire que « le yoga peut être considéré comme un

moyen de comprimer notre évolution en une seule vie ou en quelques années, ou même en quelques mois de notre existence corporelle» (T. 1, p. 10).

Une relation intime avec l'Énergie cosmique

On a l'impression, en lisant *La Synthèse des Yogas* d'avoir à emprunter un chemin étroit et difficile, un couloir montagneux très resserré, comme dans les grands cols de hauts sommets, avec des précipices de chaque côté, mais aussi de marcher dans des vallées majestueuses encaissées dans un pays de rêve, de cheminer dans des passages vertigineux, monumentaux et considérables, et pourtant d'une beauté soudain accessible. *La Synthèse des Yogas* donne cette impression de liberté. Sa lecture apporte un grand courant d'air frais dans notre monde en décomposition, vaste foire commerciale où règnent les grands pirates de la Terre, l'étouffant sous nos yeux.

Cependant, ce Yoga n'est pas quelque chose de mystique ou d'inatteignable, mais se présente comme un élément en relation intime avec l'Énergie cosmique. Selon Sri Aurobindo, la synthèse des Yogas est «comme une intense et exceptionnelle utilisation des pouvoirs» de cette Énergie (T. 1, p. 11). Sri Aurobindo compare ce rapport à la manipulation scientifique de l'électricité ou de la vapeur, fondé sur «une connaissance vérifiée et confirmée par des expériences exactes, des analyses pratiques et des résultats constants» (T. 1, p. 11).

On peut être heureux de cet enthousiasme, même si Mère nous rappelle que l'objectif premier n'est pas la recherche du bonheur : «le but de la vie humaine est la découverte du Divin et sa manifestation. Naturellement cette découverte conduit au bonheur ; mais ce bonheur est une conséquence et non pas une fin en soi. Et c'est cette erreur de prendre une conséquence comme but de la vie, qui a été la cause de la plupart des misères qui affligent l'humanité» (*l'Agenda de Mère*, 28 mars 1970, p. 128-129).

Changer de méthode

Malgré ses efforts, l'humanité, qui devrait jouer un rôle de moteur dans la mise en œuvre de l'unité, les catastrophes climatiques se succèdent sur la terre et des centaines de milliers de personnes vivent dans des conditions si déplorables qu'elles se verront obligées de quitter leur pays. Ainsi, au fil des années, une urgence s'est imposée : organiser une union mondiale, une synthèse souveraine, de beauté et d'harmonie. Avec la pensée et l'action de transformation de l'homme, Sri Aurobindo nous propose de changer de méthode pour mettre fin à cette destruction qui n'est pas une fatalité. Le passage par la vie, ici et maintenant, est une étape incontournable de notre parcours vers l'immortalité et une terre divinisée.

Pour Sri Aurobindo, il est possible de faire l'impossible avec le Yoga. Fuir la vie n'est absolument pas la condition nécessaire du Yoga. Il est possible de recombinaison nos forces internes « pour les appliquer à des opérations nouvelles autrefois impossibles, ou de les transformer » (T. 1, p. 11). Tout n'est pas déterminé pour toujours, l'homme est un être évolutif.

C'est en s'unissant dans ce combat que les hommes et les femmes pourront répondre à l'urgence. « Aucune synthèse des Yogas, écrit Sri Aurobindo, n'est donc satisfaisante si elle n'a pas pour objectif de réunir Dieu et la Nature dans une vie humaine libérée et accomplie » (T. 1, p. 13). Il fait remarquer que « Se dérober à la vie qui nous est donnée pour réaliser cette possibilité transfiguratrice, ne peut en aucun cas être la condition indispensable ni le but complet et ultime de notre suprême effort, ni le moyen le plus puissant de notre accomplissement » (T. 1, p. 13). Car, ajoute Sri Aurobindo, « la vie tout entière est un yoga » (T. 1, p. 13). Pour cette raison, *La Synthèse des Yogas* se consacre à la recherche d'une synthèse des méthodes : « nous devons examiner d'un œil pénétrant les différentes méthodes de yoga et dégager, sous la masse

des détails, l'idée directrice qu'elles servent et la force initiale qui a donné naissance et énergie à leur processus de réalisation» (T. 1, p. 14-15).

Sri Aurobindo insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas d'engager le combat contre la vie extérieure. Il remarque qu'à son époque, il «s'est créé en Inde une incompatibilité aigüe entre la vie dans le monde et la croissance et la perfection spirituelles, et, bien qu'il existe encore une tradition et un idéal d'harmonie victorieuse entre l'attraction intérieure et les exigences extérieures, les exemples en sont rares ou très imparfaits» (T. 1, p. 12). Il s'oppose à cette croyance répandue que «le yogi [...] a tendance à se retirer de l'existence commune et à perdre prise sur la vie; il a tendance à payer les richesses de l'esprit par un appauvrissement de ses activités humaines, la liberté intérieure par une mort extérieure» (T. 1, p. 12).

Harmoniser vie intérieure et vie extérieure

Ces choses peuvent être difficiles à comprendre quand on a organisé, depuis des siècles, la vie de façon séparée, l'action extérieure d'un côté et l'action intérieure de l'autre, mais Sri Aurobindo veut nous donner les moyens d'agir sur les deux plans: «L'utilité véritable du yoga, son objet complet, ne peuvent être atteints que quand le yoga conscient en l'homme, de même que le yoga subconscient dans la Nature, embrasse la vie, et que, une fois de plus, regardant à la fois le chemin et la réalisation, nous pouvons dire d'une façon parfaite et plus lumineuse: «La vie tout entière est un yoga» (T. 1, p. 13). Sri Aurobindo ne veut pas nous empêcher d'utiliser la vie dans toutes ses potentialités, il veut au contraire nous donner les moyens d'harmoniser vie intérieure et vie extérieures pour une plus grande et plus efficace action spirituelle.

Sri Aurobindo veut nous mener sur son chemin, dans le même combat, comme on commence un sourire, comme on ébauche

des premières joies, comme on amorce avec ferveur un travail important qui nous envahit tout le cœur et l'esprit, comme le commencement de l'aurore. En déclarant que « la vie tout entière est un yoga », Sri Aurobindo veut que la Terre soit une Terre à vivre, une Terre sur laquelle on inscrit son histoire et son progrès spirituel, une Terre qu'on habite et sur laquelle on réalise la beauté et l'harmonie avec la nature, l'unité souveraine, la bonté, l'amour et la compassion, la lumière et la connaissance.

Ceux qui soutiennent que la Terre ne vit que par nos actions extérieures, que ce soit sous les régimes capitalistes ou communistes, ne veulent pas voir que cette façon extérieure de vivre, sans vie intérieure, fait circuler le poison qui nous tue et le venin qui laisse notre terre exsangue et bientôt inhabitable. Sri Aurobindo, avec son yoga de la vie, nous permet de respirer, il nous donne de l'air, il nous partage une nouvelle vigueur et un nouveau souffle, fait pénétrer dans les cœurs son divin message d'espoir et de paix. Il n'en tient qu'à nous de veiller à ce que chaque jour ce yoga de la vie supramentale se réalise.

La solution des problèmes du monde réside dans un changement de conscience. Les règles de conduite morale et religieuse n'ont pas marché. Les lois et les préceptes n'ont pas apporté l'entente ni le souci du bien collectif souhaités. Nous n'avons pas su travailler ensemble avec nos semblables pour trouver la paix et le progrès. Sri Aurobindo observe dans les développements passés du yoga « une tendance à la spécialisation et à la séparation » (T. 1, p. 14). C'est pour cette raison qu'il cherche une synthèse des différentes méthodes de yoga pour en dégager la force et l'énergie qui leur ont donné naissance et cheminer vers une méthode plus efficace. Nous pouvons trouver les moyens pour que nous puissions nous approcher « de la plus haute réalisation possible pour l'humanité actuelle » (T. 1, p. 15).

Avancer vers la lumière

C'est le commencement de l'aube, le lever d'un nouveau jour qui est envisagé. «La manifestation progressive de la Nature en l'homme» (T. 1, p. 15) est un fait. Cette Nature agit cahin-caha comme si elle avait du temps à perdre. Elle ne semble pas toujours sage. Il vaut mieux l'avoir comme amie que comme ennemie. Nous sommes souvent vexés par son attitude. «Car le progrès de la Nature, écrit Sri Aurobindo, n'a pas la régularité mécanique d'une marche militaire. Elle se surpasse constamment, quitte à le payer ensuite de déplorables retraites. Elle a des poussées soudaines, des éclats formidables et splendides, d'immenses réalisations. Elle s'élanche parfois comme une tempête, passionnément, dans l'espoir de conquérir le royaume des cieux par la violence. Et ces surpassements révèlent ce qu'il y a de plus divin en elle, ou de plus diabolique, mais dans les deux cas, de plus puissant pour la mener rapidement au but» (T. 1, p. 15).

Sri Aurobindo écrit qu'un «yoga qui ignore le corps et qui fait de sa suppression ou de son rejet la condition indispensable d'une spiritualité parfaite, ne peut pas être un yoga intégral. Au contraire, la perfection du corps devra elle aussi participer au triomphe final de l'Esprit, et de la divinisation de la vie corporelle sera le sceau final que Dieu mettra sur son œuvre dans l'univers» (T. 1, p. 16-17). Nous serions tentés d'échapper à ce monde vers quelque nirvana. «Si le physique fait obstacle au spirituel, dit Sri Aurobindo, ce n'est pas une raison pour le rejeter, car dans la secrète providence de ce monde, nos plus grandes difficultés sont aussi nos meilleures opportunités» (T. 1, p. 17).

La Terre est un lieu symbolique où a lieu le combat pour la lumière, elle au cœur de l'action. C'est l'atout qui permet à l'humanité de se développer, elle peut devenir un joyau, un lieu de vie divinisée pour tous les êtres humains. C'est cette conquête sur la noirceur à laquelle l'humanité doit aspirer. Sri Aurobindo parle de manifestation terrestre, car la Terre est le lieu où le Divin se manifeste

progressivement par l'évolution. L'être humain est constitué d'une série de « corps », « d'enveloppes » ou de « véhicules » de plus en plus subtils. Pour le moment, on pourrait bien les accuser d'intelligence avec l'ennemi. Il semble qu'ils comptent dans la foule des complices qui vantent les vastes mensonges qui étouffent la terre. Sri Aurobindo nous rappelle, cependant, que la Nature « est parvenue à une certaine stabilité dans son mouvement matériel incessant, lequel est à la fois assez solide et durable, et assez flexible et changeant pour fournir une demeure et un instrument convenables au dieu qui se manifeste progressivement dans l'humanité » (T. 1, p. 15-16).

Nous avons besoin d'une nouvelle conscience

Sri Aurobindo dans son œuvre s'est appuyé sur des limites chronologiques très anciennes, sur l'âge d'or spirituel de l'Inde de l'Upanishad et des Rishis aux textes fondateurs écrits il y a six mille ans et qu'il a traduits, tout rempli de cette source spirituelle originelle. Il a voulu, à travers sa *Synthèse des Yogas*, que l'aventure de cette conscience se prolonge au-delà de cette borne, en la renouvelant et en mettant l'accent sur une unification des yogas qui avaient fructifié dans diverses écoles au fil du temps et qui s'étaient affaiblis par leur division. Son œuvre est un roc, qui plonge au plus secret de la vie, écrite avec une maestria merveilleuse.

Derrière un éclairage pénétrant sur les Yogas, dans une mise en perspective éblouissante, dans un style sobre et puissant, en vrai connaisseur suprême, déjà supramental, Sri Aurobindo jette les jalons de la libération de l'humanité future. Aucune facette de la vie n'est laissée pour compte. On voit affleurer les arrière-plans de la vie profonde de l'aventure de la conscience (ce sera le titre d'un livre de Satprem sur Sri Aurobindo) et de son évolution.

On voit avec Sri Aurobindo que le corps est notre meilleur compagnon et que nous ne devons pas l'abîmer. La santé dont il jouit

spontanément lui est une promesse pour l'avenir. Notre corps est le corps de la Terre et nous devons trouver en nous les gisements de force qui nous permettront d'affronter les crises actuelles. Nous avons besoin d'une nouvelle conscience physique intégrale qui nous unisse tous, parce que le défi planétaire que nous vivons ne peut être relevé que par une nouvelle solidarité universelle.

Sri Aurobindo nous adresse une invitation urgente à un nouveau dialogue avec le corps. Nous devons combler ce fossé creusé sur le terrain de nos vies pour compenser la séparation du corps et de l'âme et corriger ce creusement séparateur responsable de tant de souffrances passées. « Une suprême difficulté est le signe que la Nature nous donne d'une suprême victoire à remporter et d'un ultime problème à résoudre », nous dit encore Sri Aurobindo (T. 1, p. 17).

Ainsi en va-t-il de notre corps et de notre planète Terre. C'est une discipline à acquérir, une lutte à mener, un respect profond à trouver en soi. C'est une réalité, les choses de la Terre ont une valeur. Répondre à cette conscience nous permet de nous confronter au défi de la Terre, au défi des canicules, de la pollution de l'air, de préparer l'avenir de nos enfants en luttant contre le réchauffement climatique, contre la chaleur et le manque d'eau. Il faut enfin comprendre que nous avons couru à l'échec et qu'il nous faut maintenant respecter les mystères de la Terre, accéder par l'intuition au divin qui est caché en elle. Dans cette recherche, *La Synthèse des yogas* nous apporte un soutien éclairé et chaleureux.

Essai



Commentaire sur un extrait de *L'Agenda de Mère* : « durer-durer »

Daniel Gagnon

L'Agenda de Mère du 19 février 1966 commence par un retour sur un « Entretien du 9 avril 1951 où Mère parlait d'abord de la dégénérescence du goût, puis de la guerre et de ce que serait une nouvelle guerre » :

« Maintenant, pour vous dire la vérité, on est en train de remonter la courbe. Vraiment, je crois que l'on est descendu jusqu'au fond de l'incohérence, de l'absurdité, du vilain – du goût du vilain et du laid, du malpropre, de l'outrageant. On a été, je crois, jusqu'au fond... Si c'est pris de la bonne manière (et je pense qu'il y a des gens qui l'ont pris de la bonne manière), cela peut vous mener tout droit au Yoga, tout droit. C'est-à-dire que l'on sent une sorte de si profond détachement pour toutes les choses de ce monde, un si grand besoin de trouver quelque chose d'autre, un besoin impérieux de trouver quelque chose qui soit vraiment beau, vraiment frais, vraiment bon... alors, tout naturellement, cela vous conduit à une aspiration spirituelle. Et ces horreurs ont comme divisé les gens : il y avait une minorité qui était prête et qui est montée très haut ; il y a une majorité qui n'était pas prête et qui est descendue très bas. Ceux-là se vautrent dans la boue actuellement, et c'est pour cela que, pour le moment, on n'en sort pas ; et si cela continue, nous irons vers une nouvelle guerre et cette fois ce sera

vraiment la fin de cette civilisation – je ne dis pas la fin du monde, parce que rien ne peut être la fin du monde, mais la fin de cette civilisation, c'est-à-dire qu'il faudra en construire une autre. Vous me direz peut-être que ce sera très bien, car cette civilisation est à son déclin, elle est en train de pourrir; mais enfin, il y avait des choses très belles en elle, qui méritaient d'être conservées, et ce serait très dommage si tout cela disparaissait. Mais s'il y a une nouvelle guerre, je peux vous dire que tout cela disparaîtra. Car les hommes sont des créatures très intelligentes et ils ont trouvé le moyen de tout détruire, et ils s'en serviront parce que, à quoi sert de dépenser des milliards pour trouver certaines bombes, si l'on ne doit pas s'en servir? À quoi sert de découvrir que l'on peut détruire une ville en quelques minutes, si ce n'est pour la détruire! – On veut voir les fruits de ses efforts! S'il y a une guerre, c'est ce qui arrivera ».

«...C'est bien approprié. Nous le publierons dans le prochain « Bulletin » » (L'Agenda de Mère, 1966, p. 41-42).

En 2022, ce texte de Mère reste « bien approprié »

Mère, à qui Satprem relit en 1966 un entretien qu'elle avait donné en 1951, quinze ans plus tôt, affirme qu'il est toujours « bien approprié de le publier dans le « Bulletin » de l'Ashram. On pourrait dire, en 2022, la même chose, que ce texte de Mère reste « bien approprié », à voir cette confusion générale régner sur la Terre et s'amplifier, comme si la conscience n'avait pas progressé du tout et avait même, selon toutes les apparences, reculé.

Deux ans plus tôt, le 7 octobre 1964, Mère avait donné un début d'explication aux difficultés de plus en plus aigües et menaçantes auxquelles faisait face l'humanité: « Les choses (pas du point de vue ordinaire mais au point de vue supérieur) ont pris nettement un tournant vers le mieux. Mais les conséquences matérielles sont encore là: toutes les difficultés sont comme aggravées. Seulement le pouvoir de la conscience est plus grand – plus clair, plus

précis. Aussi, l'action sur ceux qui sont de bonne volonté: ils font des progrès assez considérables. Mais les difficultés matérielles sont comme aggravées, c'est-à-dire... c'est pour voir si nous tenons le coup!»

En même temps, elle constate, toujours dans l'entrée du 7 octobre 1964, «Il n'y a pas longtemps (c'est depuis hier), quelque chose s'est clarifié dans l'atmosphère. Mais le chemin est encore long – long-long. Ça, je le sens très long, il faut durer. Durer-durer. C'est surtout cela, l'impression: il faut durer. Et avoir de l'endurance. Les deux choses absolument indispensables: garder une foi que rien ne peut ébranler, même une négation apparemment complète, même si l'on souffre, même si l'on est misérable (je veux dire le corps), même si l'on est fatigué – durer. S'accrocher et durer – avoir de l'endurance. Voilà. Avec ça, ça va».

La petite lampe intérieure allumée

Voilà, en 1964 et en 1966, comme encore aujourd'hui, le monde avec ses démonstrations vaines et bruyantes, ne semble pas être prêt à être sauvé du naufrage. Et pourtant il faut durer, il faut braver la tempête, nous dit Mère, fendre les flots et garder la vision, avec au cœur la poésie libre et contagieuse d'une foi inébranlable. Tout un pan de la civilisation festoie sans retenue au bord du précipice. Alors même que tout craque sous l'intensité d'une force nouvelle qui veut se distiller dans les cœurs, les armes de destruction sont de plus en plus redoutables, d'une rare précision et effroyablement capables de détruire toute vie sur Terre et de faire disparaître toute notre civilisation. Dans cette noirceur, dans cette souffrance, il faut garder la petite lampe de la foi allumée, nous dit Mère.

«Mais enfin, il y avait des choses très belles en elle [cette civilisation], qui méritaient d'être conservées, et ce serait très dommage si tout cela disparaissait», ajoute Mère le 19 février 1966 (p. 42).

Dans ces termes, sans fioritures ni pathos, Mère nous rappelle qu'il existe un espoir, et que la conscience progresse. Nous pouvons passer notre chemin, ou écouter au contraire ce qui chante en nous, ce qui ne veut pas mourir en nous, cet or chaud, cette allégresse qui refuse de se taire, appelons, comme on voudra, ce chant, ce feu, cette joie, cette splendeur secrète toute puissante, car il semble que cet infini se distille tranquillement dans la matière du monde et la transforme.

Cette transformation se fera-t-elle en douceur ou sera-t-elle faite par l'irrépressible pulsion d'une guerre totale qui condamnerait pour toujours notre espèce pour la remplacer par une autre plus souple, plus proche de notre rêve d'absolu et d'éternité? Mère à ce sujet, un peu plus tard dans l'année 1966, le 4 mars, jongle avec l'idée des fins du monde, des *pralayas*. Il y en aurait eu six auparavant, nous en serions au septième *pralaya*, une septième création du monde qui « pourrait se transformer sans se résorber » (p. 54).

Une conscience planétaire émerge

Est-ce que ce sera le cas, nous ne savons pas. À nous de jouer. Il faut garder la bonne attitude. Nous ne sommes pas seuls, il s'agit du destin de la terre entière. Cette Terre a connu des ralentissements, des réorientations, et des accélérations. C'est l'heure de travailler sur le terrain, dans nos corps mêmes pour une transformation. C'est difficile à comprendre, mais c'est faisable. Nous n'avons pas le choix. C'est une question de vie ou de mort.

Il faut continuer, nous dit Mère, malgré ceux qui disent que ce n'est pas possible, qu'on ne peut pas faire autrement, que la guerre, la famine, la maladie et la mort sont inéluctables. Ceux-là qui nous disent que tout va bien, ceux-là qui « se vautrent dans la boue actuellement », ceux-là qui conduisent les nations à l'affrontement, les mêmes qui nous disaient que le coronavirus

n'était pas plus dangereux qu'une grippe, les mêmes qui font la promotion du glyphosate, les mêmes qui pensent que la disparition de milliards d'oiseaux et la souillure des bancs de corail ne sont pas des choses graves.

«Et ces horreurs ont comme divisé les gens», dit Mère. Partout, il y a des efforts, les abeilles reviennent sur les toits des bibliothèques et des édifices publics, les villes se piétonnisent, les transports se collectivisent, luttent contre les changements climatiques, une conscience planétaire émerge de plus en plus dans le monde. Le mouvement s'accélère, mais il y a encore un grand fossé entre «une minorité qui était prête et qui est montée très haut» et «une majorité qui n'était pas prête et qui est descendue très bas».

Le changement des habitudes humaines est un processus très long. Il s'effectue non pas par de beaux discours, mais par des actes concrets, comme le souhaite si ardemment la jeune suédoise Greta Thunberg, titulaire du Prix «Ambassadeur de la conscience». Le chemin est long, très long, dit Mère. C'est difficile à accepter. Il faut durer, durer, répète Mère. Cela est plus facile quand nous gardons confiance et restons mus par «un besoin impérieux de trouver quelque chose qui soit vraiment beau, vraiment frais, vraiment bon...»

Investir dans sa vie intérieure

Aujourd'hui, plus de soixante-dix ans après ces paroles de Mère de février 1951, l'humanité semble-t-elle prête à faire autrement, autrement que le mensonge généralisé entre les nations, autrement que l'égo roi du monde? Le principal défaut actuel reste encore le manque de courage, le manque de vision supérieure, le manque de solidarité profonde. «On a été, je crois, jusqu'au fond...», nous dit Mère en 1951, six ans seulement après la fin de la deuxième Guerre mondiale. Mais là est peut-être l'espoir d'un

renouveau, d'un ressaisissement de l'âme humaine. Surtout en ces temps de COVID, de Delta et d'Omicron qui n'en finissent plus, et quoi d'autre encore? «Si, nous dit Mère, c'est pris de la bonne manière (et je pense qu'il y a des gens qui l'ont pris de la bonne manière), cela peut vous mener tout droit au Yoga, tout droit.»

En effet, l'image du désastre actuel mis en relief par la pandémie place encore plus en exergue la notion de fin du monde, d'une civilisation qui a perdu son côté infini et sa poésie de vivre, sa force et sa santé, sa puissance de réalisation spirituelle, son abondance et sa plénitude. Mais, nous dit Mère, c'est le moment de mieux investir dans sa vie intérieure et ne pas se positionner trop loin de son cœur afin de rester dans la réalité matérielle.

L'extension rapide de l'intelligence artificielle et du monde virtuel (le concept du métavers et des univers parallèles) à tous les domaines des activités humaines semble un levier économique formidable, mais cette alléchante technologique de la «réalité augmentée» représente en fait une tentation encore plus grande de devenir étrangers à nous-mêmes et d'inciter l'humanité oublier la Terre et son attachement au monde matériel. Et surtout de confondre cette avancée avec le progrès de son âme, de mélanger ce boum mental avec son aspiration spirituelle. Ce qui en ferait une fuite en avant comme on l'observe trop en ce moment dans toutes les activités. La vie peut sembler plus confortable et même spectaculaire, mais l'homme continue de souffrir et la guerre pointe à l'horizon, les armes sont de plus en plus intelligentes et sophistiquées, et l'homme semble rapetisser, redevenir barbare.

Recréer l'alliance entre son corps et son âme

Il faut redonner ses racines à l'humanité. Une force qui n'a peur ni du réel ni du rêve, qui prend le parti de la nouveauté, de l'espérance, de l'avancée de l'homme. Simone Weil disait (citée par

Louise Myette dans *Le Cahier bleu*, vol. 2, no. 1, mars 1995): « La grandeur de l'homme est toujours de recréer sa vie. Recréer ce qui lui est donné. Forger cela même qu'il subit. Par le travail, il produit sa propre existence naturelle. Par la science, il recrée l'univers au moyen de symboles. Par l'art, il recrée l'alliance entre son corps et son âme... ». Elle disait aussi: « J'ai...une espèce de certitude intérieure croissante qu'il se trouve en moi un dépôt d'or pur qui est à transmettre... »

Mère compare le Créateur à un artiste: « C'est comme un artiste, mais un artiste qui se façonnerait lui-même, et qui ferait un essai, deux essais, trois essais, autant d'essais qu'il faut, puis qui arriverait à quelque chose d'assez complet en soi et d'assez réceptif pour pouvoir s'adapter à de nouvelles manifestations, aux besoins des nouvelles manifestations, de telle sorte qu'il ne serait pas nécessaire de tout rentrer pour tout remélanger et tout ressortir » (*L'Agenda de Mère*, le 4 mars 1966, p. 55).

Certains refusent d'aller de l'avant, préfèrent le cadre de vie qu'ils se sont construits dans telle ou telle situation, quitte à passer du temps dans quelques organismes de bienfaisance. Ils semblent trop aimer leur tranquillité et leur bout de jardin pour les quitter. Mais la vie moderne distille savamment l'angoisse, le prévisible et l'inattendu. Elle fait bien plus que séduire. Elle captive et bouleverse, crée le chaos aussi. Ce n'est pas tous les jours le *Sacre du printemps*, mais il n'en tient qu'à nous d'écouter la voix qui chuchote en nous, d'entendre les gongs lointains qui nous appellent, de dessiner un espace ensoleillé, une douce clairière où l'on peut s'absorber dans une prière circulant de l'humain au divin, une invocation régénérant le corps et la vie dans une force nouvelle, d'une incroyable densité, comme « un dépôt d'or pur ».

L'humanité a besoin de retourner à la source et accepter de se transformer pour le mieux. Il faut abandonner toutes les vieilles certitudes pour aller vers le nouveau monde. C'est de cela que nous parle Mère. Quand tout va mal, que tout chancelle et fuit, il y

au fond de soi, la petite lampe, l'or chaud d'une flamme inextinguible qui peut nous conduire et nous donner le courage de durer. «C'est-à-dire que l'on sent une sorte de si profond détachement pour toutes les choses de ce monde, un si grand besoin de trouver quelque chose d'autre, un besoin impérieux de trouver quelque chose qui soit vraiment beau, vraiment frais, vraiment bon... alors, tout naturellement, cela vous conduit à une aspiration spirituelle.» Nous savons que c'est difficile. Mais ce sentiment d'intimité et de sécurité, chacun doit trouver la solution qui lui convient, dans son être.

Donner un souffle de vie à la Terre

Mère ne veut pas empêcher les humains de vivre pleinement dans leur corps et leur cœur, elle veut leur donner les moyens d'aller plus loin, de se transformer. Elle veut la même chose pour l'humanité que pour elle-même. Que ce soit sur terre que les hommes et les femmes trouvent l'espoir et la paix. Que la Terre soit une terre à vivre. Si la venue du Christ, de Bouddha ou de Mahomet a été une libération, la prochaine libération est la libération de la religion elle-même. L'heure est venue de vivre la spiritualité au plus près de soi. Mère s'est investie pendant plus de cinquante ans dans ce travail sur son corps, c'est la mission qui lui a été confiée, et a voulu donner au corps la permission de respirer, d'aspirer, le droit de vivre. Elle a voulu donner de l'espoir à l'humanité. Elle l'a voulu aussi pour les humains de demain, pour tous ceux qui naîtront et qui embrasseront le destin de la Terre et qui ne la laisseront pas périr.

Mère constate ceci : « car cette civilisation est à son déclin, elle est en train de pourrir ; mais enfin, il y avait des choses très belles en elle, qui méritaient d'être conservées, et ce serait très dommage si tout cela disparaissait. » Et elle ajoute : « Mais s'il y a une nouvelle guerre, je peux vous dire que tout cela disparaîtra. Car les hommes sont des créatures très intelligentes et ils ont trouvé le moyen de tout détruire, et ils s'en serviront parce que, à quoi sert

de dépenser des milliards pour trouver certaines bombes, si l'on ne doit pas s'en servir?» On peut dire que cette civilisation va mourir si elle n'arrive à vivre la spiritualité dans toutes les activités et dans tous les mondes de l'être. Si elle ne trouve pas le divin Amour puissant, insondable, infini afin que l'atmosphère de la Terre en soit soulagée et pacifiée, l'humanité disparaîtra.

Mère se bat dans son corps même pour que la Terre entière respire. Quand elle dit «je», c'est la Terre entière qui parle, tous les cœurs des hommes battent dans son cœur, toutes leurs pensées vibrent dans sa pensée, Elle va de l'avant dans un brouillard épais qui ne permet pas de voir devant soi, dans un monde empoisonné par la pensée circulaire, qui enferme les gens dans leurs idées et dans leurs petites vies étouffantes, qui empêchent de respirer.

Donner un souffle de vie à la Terre, c'est la mission que Mère s'est donnée. Au début de l'*Agenda*, il est écrit ceci: «Cet Agenda... c'est mon cadeau à ceux qui m'aiment». L'ambition d'un corps à vivre autrement, comme jamais auparavant, plus pleinement que jamais.

La façon dont l'humanité traite la terre est bien cavalière. Espérons qu'elle entendra l'appel. Qu'elle entendra l'urgence à agir pour préserver la santé de la terre. Espérons qu'elle se recueillera, qu'elle comprendra. Qu'elle comprendra qu'il en va de sa survie. Que son avenir n'est pas la mort, mais la vie, une vie pleine dans une unité souveraine, dans l'harmonie et la beauté.

(Mère commence par lire une note se rapportant aux événements du 11 février [l'attaque contre l'Ashram]):

« Derrière toutes les destructions – que ce soient les immenses destructions de la Nature : tremblements de terre, éruptions volcaniques, inondations, etc., ou les violentes destructions humaines : guerres, révolutions, émeutes –, se trouve le pouvoir de Kâli, qui, dans l'atmosphère terrestre, travaille à hâter le progrès de la Transformation ».

« Tout ce qui est non seulement d'essence divine, mais aussi divin dans sa réalisation, est par sa nature même au-dessus de ces destructions et ne peut être touché par elles. Ainsi, l'étendue du dommage donne la mesure de l'imperfection ».

« La vraie manière d'empêcher la répétition de ces destructions est d'apprendre leur leçon et de faire le progrès nécessaire ».

L'Agenda de Mère, le 10 mars, 1965, p. 46.

Peinture



L'œil de nuit

Agnès Whitfield

Ce numéro du *Cahier bleu* se place sous l'inspiration de «l'œil de nuit» du hibou. Puissant symbole de la sagesse et de la clairvoyance, le hibou nous ouvre, par sa vision nocturne remarquable, une voie dans l'obscurité qui nous entoure. Il sonne l'alarme pour la planète, nous presse de défendre son intégrité, de protéger sa nature en péril, avec une pensée particulière pour la perte de milliards d'oiseaux partout sur la Terre.

Intitulée «Hibou aux griffes bleues», cette œuvre de l'artiste-peintre québécois Daniel Gagnon-Barbeau propose une réflexion sur la couleur, nous rappelle sa force expressive, sa capacité à amplifier notre sensibilité et à nous ouvrir au mystère. Les mariages de tonalités nous permettent d'entrer dans autant de mondes sauvages hors du temps et de l'espace. Le magnifique plumage de l'oiseau de nuit et ses griffes émergent du jeu imprévisible des hautes pâtes très colorées et des griffures. Grâce à l'énergie de la gestuelle, nous pouvons sentir dans nos doigts,

palper presque la beauté du plumage de l'oiseau nocturne, avoir envie d'en toucher les griffures, de faire plonger notre regard dans ses grands yeux émouvants de couleur.

Les effets de relief créés par les hautes pâtes soulignent l'intériorité de l'oiseau. Ses yeux sont immenses, illuminés par des taches de jaune clair et de bleu intense, par des éclaboussures d'eau blanche. Quelques striures de bleu très foncé esquissent des pupilles qui semblent voir aussi bien en-dedans qu'en-dehors, nous encourageant à approfondir notre propre regard extérieur comme notre perspective sur le monde intérieur. Le hibou nous invite ainsi à réfléchir sur le regard, autant le regard que le magnifique oiseau nocturne porte sur nous que notre propre regard devant l'art et la vie. En fin de compte, ce hibou nous propose un échange de regards riche de multiples résonances qui nous met en relation avec la force et la complexité des grands oiseaux de la nuit, voyants supérieurs. En plongeant au fond des yeux du hibou nous prenons à notre tour notre envol dans l'obscurité du temps.

L'œuvre était conçue comme un hommage au grand peintre québécois Jean-Paul Riopelle dont la fascination pour les hiboux fut légendaire. L'artiste peint son «hibou premier» à l'âge de 16 ou 18 ans. Plus tard les hiboux réapparaissent dans ses lithographies, précédant ses oies blanches du Cap Tourmente. Si nous restons émus devant le «hibou premier» de Riopelle, n'est-ce pas parce que l'œuvre nous met en communion avec les forces originelles, éternellement renouvelées, de la nature ?

Rappelons ces paroles de Mère: «Justement dans le *Yoga of self-perfection*, Sri Aurobindo décrit cet état auquel on arrive où toutes les choses prennent un sens et ont une valeur intérieure de signification, d'éclaircissement sur des points, et d'aide. A ce point de vue, mes nuits sont devenues extraordinaires (*L'Agenda de Mère*, vol. 1, le 2 octobre 1960).

Carnet de lecture



***Sâdhanâ* de Rabindranath Tagore**

Agnès Whitfield

L'œuvre de Rabindranath Tagore (1861-1941) demeure d'une grande actualité. Poète, dramaturge, nouvelliste, romancier, essayiste et philosophe, Tagore eut déjà à son époque une influence profonde sur la littérature de son Bengale natal ainsi qu'une impressionnante renommée internationale. En 1913, il fut le premier auteur d'origine indienne à remporter le Prix Nobel. Ses œuvres ont été abondamment traduites en anglais et en français, ainsi que dans de nombreuses autres langues européennes et asiatiques. Sans doute, l'intérêt de Tagore pour les voyages, malgré une santé précaire, a-t-il contribué aussi au rayonnement de ses œuvres. En 1912 et en 1913, il se rend aux États-Unis, en 1916 au Canada et au Japon. Au début des années 1920, dans la foulée de la première Guerre mondiale, il est accueilli avec grande émotion en France et en Allemagne où ses œuvres se vendaient par millions. Comme le raconte son fils, Rathindranath Tagore, qui l'a accompagné, « les effets dévastateurs de la guerre étaient encore frais dans l'esprit des gens. Les fondations même de leur civilisation avaient reçu

un énorme choc. Dans leur désespoir, ils se tournèrent vers l'Inde à la recherche d'une lumière qui pourrait les guider» (*On the edges of time*, Kolkata, 1958, p.126, ma traduction). Au cours des années 1920 et au début des années 1930, d'autres voyages suivirent, au Sri Lanka, en Chine, au Japon, au Pérou, en Égypte, en Argentine et dans de nombreux pays d'Europe.

Une œuvre lumineuse écrite sur fond sombre

Publié d'abord en anglais à Londres en 1913, *Sâdhanâ* réunit quelques textes de conférences que Tagore avait prononcées aux États-Unis et en Angleterre. Une traduction paraît en français chez Albin Michel en 1939, sous la plume de Jean Herbert, interprète à la Conférence de paix de Paris de 1919, devenu disciple de Sri Aurobindo en 1935. *Sâdhanâ* réunit huit textes : «L'individu et l'univers», «La conscience de l'âme», «Le problème du mal», «Le problème du moi», «Réalisation dans l'amour», «Réalisation dans l'action», «La réalisation de la beauté», «La réalisation de l'Infini». La traduction française comprend aussi, sous le titre «Sectes et spiritualité», le texte d'un discours que Tagore a prononcé en mars 1937 à l'Hôtel de ville de Kolkata lors du centenaire de Râmakrishna, mystique bengali qui préconisait la primauté de la spiritualité sur tout ritualisme.

Rédigé à la veille de la Première Guerre mondiale, traduit à celle de la Seconde Guerre mondiale, *Sâdhanâ* s'impose comme une recherche de lumière à une époque très sombre. Au moment de donner ses conférences aux États-Unis et en Angleterre, Tagore sortait d'une longue succession de deuils : il perd sa femme, Mrinalini Devi en 1902, sa deuxième fille, Renuka en 1903, un ami proche Satish Roy, enseignant à Sântiniketan, l'école fondée par Tagore, en 1904, en 1905, son père, puis en 1907 son fils Samindranath et en 1908 son gendre et un autre ami de longue date, Shrishchandra. D'autres proches amis disparaissent en 1909 et 1911. À cette souffrance personnelle, exacerbée par des ennus

de santé, s'ajoutent des inquiétudes devant le contexte indien difficile sous le joug britannique et les sombres présages de l'imminent conflit mondial. Comment reprendre des forces et faire face à l'hécatombe ?

Sâdhanâ est à la fois une introduction, pour les lectrices et lecteurs occidentaux, à l'histoire et à la culture spirituelle de l'Inde ancienne et une réflexion sur les grands enjeux de l'humanité – la quête spirituelle, la conscience, le mal, le moi, l'action, la beauté, l'Infini. Dans le premier chapitre, « L'individu et l'univers », Tagore retourne dans l'histoire de l'Inde pour faire ressortir le contraste entre les attitudes indiennes et occidentales envers la nature. Dans l'Inde ancienne, écrit-il :

« nous constatons que les conditions de vie dans la forêt ne triomphèrent pas de l'intelligence humaine et n'amoindrirent pas l'énergie de l'homme, mais leur donnèrent une orientation spéciale. Continuellement en contact avec la vie et la croissance de la nature l'homme n'éprouvait nul désir d'étendre son domaine et d'entourer de murs ce qu'il avait acquis. Son but n'était pas d'amasser, mais de « réaliser », d'élargir sa conscience en se développant avec son milieu et en y pénétrant toujours plus profondément (p. 12-13).

En comparaison, fait-il remarquer, « l'Occident se glorifie, semble-t-il, de penser qu'il dompte la nature – comme si nous vivions dans un monde hostile, où nous devons arracher tout ce qui est nécessaire à un ordre de choses étrange et récalcitrant » (p. 13). Plus de cent ans plus tard, il est impossible de lire ces passages de *Sâdhanâ* sans penser à cette obsession qui guette nos sociétés d'aujourd'hui de construire de plus en plus de murs de séparation et d'exclusion, des remparts qui finalement enferment et réduisent plus qu'ils ne protègent. Ce qu'affirme Tagore au sujet des relations entre l'humanité et la nature vaut tout aussi bien pour les rapports entre êtres humains : « L'Inde insista de toute son énergie sur l'harmonie qui existe entre l'individuel et l'universel.

Elle sentit que nous ne pouvions avoir aucune communication avec le monde environnant si celui-ci nous était complètement étranger» (p. 14).

Le sens du cheminement spirituel

Le sens du mot *sâdhanâ* est multiple. Il peut désigner le cheminement spirituel, une discipline ou pratique de vie, la réalisation ultime d'une vie. La version originale du livre en anglais porte ainsi le sous-titre «The Realisation of Life». Pour Tagore, le cheminement spirituel est au cœur de l'existence humaine dans sa relation avec le divin. Il met pourtant ses lecteurs en garde «contre cette idée que les Maîtres de l'Inde ont prêché une renonciation au monde et au moi qui conduit uniquement à la vacuité de la négation. Leur but fut au contraire la réalisation de l'âme ou, en d'autres termes, l'obtention du monde dans la vérité parfaite» (p. 37). Pour lui, le cheminement spirituel n'est donc pas une ascèse ou un retrait du monde: «cet idéal de la suprême liberté de conscience attend que nous le revendiquions comme nôtre. Il n'est pas uniquement intellectuel ou émotif; il a une base éthique et doit se traduire en action» (p. 30).

Ce qui frappe, en lisant *Sâdhanâ*, c'est son étonnante pertinence, la capacité extraordinaire de Tagore de nous faire voir autrement des difficultés qui souvent nous paraissent insurmontables. Les êtres humains vivent dans le monde: «L'homme doit chaque jour résoudre ce problème d'agrandir le domaine de sa vie et d'ajuster ses fardeaux. Ceux-ci sont complexes et trop nombreux même pour qu'il puisse les porter, mais il sait qu'en agissant méthodiquement il peut en alléger la charge» (p. 30). En prenant le point de vue d'un cheminement vers une perception plus vaste de la vérité de la vie, Tagore nous propose un antidote contre le défaitisme.

Le chapitre «Le problème du mal» est à cet égard particulièrement éclairant. Tagore ne cherche pas à sous-estimer l'envergure

de la souffrance humaine ni à en faire l'apologie et encore moins à y voir le but de l'existence humaine. Le mal n'existe pas pour nous éprouver, pour nous donner des épreuves que nous devons surmonter. La douleur que le mal cause «ne fait pas partie intégrante de notre vie. Elle n'est pas un but en soi, comme l'est la joie» (p. 52). Tagore prend plutôt comme point de vue la perspective du cheminement, du processus : «Demander pourquoi le mal existe, revient au même que demander pourquoi existe l'imperfection ou, en d'autres termes, pourquoi existe la création. Il nous faut admettre purement et simplement qu'il ne pourrait pas en être autrement, que la création est forcément imparfaite, qu'elle est progressive, et qu'il est futile de poser la question : «Pourquoi existons-nous ? » » (p. 51).

Voir autrement

Pour combattre le mal, en réduire la charge, Tagore nous propose de le voir différemment : «Ce que nous devrions véritablement demander, c'est : «L'imperfection que nous voyons est-elle la vérité finale ? Le mal est-il absolu et n'existe-t-il rien au-delà ? » Le fleuve a ses limites, ses rives, mais ne comprend-il pas autre chose ? Les rives sont-elles le dernier mot qu'on ait à dire sur le fleuve ? Et l'obstruction qu'elles constituent n'impriment-elle pas elle-même à l'eau son mouvement en avant ? » (p. 51). Notre découragement ne vient-il pas souvent de la perception que le mal est permanent, immuable ? Tagore nous rappelle, au contraire, que

«son essence est l'impermanence, car elle ne peut pas s'accorder avec l'ensemble. À chaque instant elle est rectifiée par la totalité des choses, et elle change constamment d'aspect. Nous exagérons son importance en la supposant immobile. Si nous pouvions dresser une statistique de toute la mort et la putréfaction qui se produisent sur terre à chaque instant, nous en serions effrayés. Mais le mal se déplace continuellement, et malgré toute son incalculable immensité, il ne réussit pas à bloquer le courant de notre vie » (p. 53).

Dans un monde où le discours se dégrade quotidiennement dans la sphère publique mais aussi dans nos vies privées, et semble nuire à la communication plus qu'il ne la favorise, Tagore nous rappelle que « l'homme n'exprime jamais littéralement ses idées, sauf dans les questions les plus banales. Très souvent les paroles de l'homme ne constituent nullement un langage, mais une sorte de gesticulation vocale » : « elles peuvent indiquer nos pensées, mais ne les expriment pas » (p. 75). Il est donc inutile de procéder par « interprétation littérale ». Cependant, on ne se libère pas de l'imprécision et encore moins de « la servitude des mots » en les détruisant. Il faut combattre l'ignorance : « Lorsque vient la connaissance parfaite, chaque mot reste à sa place, mais les mots, au lieu de nous enchaîner, nous laissent passer à travers eux et nous conduisent à l'idée qui est émancipation » (p. 76-77).

Les dérives du sectarisme

Dans le chapitre « Sectes et spiritualité », Tagore affirme d'emblée sa distance à l'égard de tout dogmatisme religieux : « Je ne revendique en effet aucune conception particulière de Dieu approuvée par une institution vénérable » (p. 167). S'il a accepté l'honneur de prononcer un discours dans le cadre du centenaire de Râmakrishna, c'est « par respect », dit-il. Ce sont les raisons de ce respect qu'il faut retenir : « Je vénère Paramahansa Devi, écrit Tagore, parce que pendant une époque aride de nihilisme religieux, il a prouvé vrai notre héritage spirituel en le réalisant ; je le vénère aussi parce que son esprit ouvert pouvait apparemment embrasser des modes contradictoires de *sâdhanâ* ; je le vénère aussi parce que son âme candide fera toujours rougir érudits et pédants pompeux et pontifiants » (p. 167).

Dans des mots qui résonnent encore très profondément aujourd'hui, Tagore nous prévient contre le sectarisme et l'intolérance : « Telle est la tragédie qui si souvent s'attache à notre histoire lorsque cet amour du pouvoir, c'est-à-dire en réalité de l'ego, domine aussi la

vie religieuse, car alors l'unique chose qui pourrait permettre à l'homme de se libérer de son esprit devient elle-même le pire ennemi de cette liberté. De toutes les chaînes, celles qui se parent d'étiquettes spirituelles sont les plus difficiles à rompre » (p. 172).

Tagore précise que ce qu'il appelle cet « avilissement » n'est pas « le propre d'une religion particulière » : « Pendant toute l'histoire de l'humanité, il est apparu avec une évidence tragique que les religions, qui ont pour mission de libérer l'âme, ont toujours, sous une forme ou une autre, mis des entraves à la liberté d'esprit et même aux droits d'ordre moral » (p. 175). On comprend ainsi mieux pourquoi, toute sa vie, Tagore a combattu inlassablement en faveur de l'éducation et de la liberté pour ouvrir les portes de « tous les cachots », visibles et invisibles, où « l'âme humaine est enfermée » (p. 172).

Dans ce livre, Tagore n'est pas seulement philosophe, il est aussi poète. Les affinités avec la pensée et l'écriture de Sri Aurobindo sont nombreuses. Originaires du Bengale, mais issus de milieux différents, les deux hommes se sont rencontrés en 1906 à Kolkata, où ils enseignaient tous les deux au National College, Sri Aurobindo comme directeur et professeur d'histoire, Tagore comme professeur de bengali. En 1907, après la première arrestation de Sri Aurobindo pour activités en faveur de l'indépendance de l'Inde, Tagore a écrit un poème intitulé « *Namaskar* » (Salutations) en son honneur. Tagore et Sri Aurobindo ont toujours eu un profond respect l'un pour l'autre, nourri par leurs efforts communs en vue de l'indépendance de l'Inde et surtout par leur conviction que l'avancement de l'humanité devait passer par un éveil de la conscience.

Plus de 100 ans après sa parution, *Sâdhanâ* nous permet encore d'entendre la voix de Tagore, de sentir ses encouragements chaleureux à avancer calmement vers la lumière. Dans des paroles qui sont restées d'une étonnante actualité, il nous parle simplement, avec justesse et exactitude, en dessinant un espace intérieur vaste et lumineux qui nous redonne du courage.

Ouvrages de référence :

Rabindranath Tagore, *Sâdhanâ*, trad. Jean Herbert, Éditions Albin Michel, Collection Spiritualités vivantes, Paris, 1940.

Sur les conférences données par Tagore et le contexte de publication de *Sâdhanâ* : Medha Bhattacharyya, *Rabindranath Tagore's Śāntiniketan Essays. Religion, Spirituality and Philosophy*, Routledge, Abingdon, Angleterre et New York, 2020.

Sur les relations entre Sri Aurobindo et Tagore : Goutam Ghosal, *The Rainbow Bridge: A Comparative Study of Tagore and Sri Aurobindo*, New Delhi, D.K. Printworld, 2007.

Nuit et jour c'est par centaines que les appels viennent —
mais la conscience veille toujours et répond.
Ce n'est que matériellement que l'on est limité
par le temps et l'espace.

Paroles de la Mère, I, 3 janvier 1968, p. 74

L'Œil de nuit

Le Cahier bleu, fondé en 1994 par Louise Myette, est relancé! Sans parti pris politique ou religieux, **Le Cahier bleu** est une revue d'espoir et de paix, l'esquisse d'un pas vers le futur d'une humanité plus consciente, plus solidaire. Il sera publié à raison de trois numéros par an, inspiré par la pensée de Sri Aurobindo et de Mère. Avec ce premier numéro sous l'égide du hibou et de son «Œil de nuit», nous invitons nos lectrices et nos lecteurs à partager cette recherche et cet enthousiasme avec nous.

L'humanité a besoin d'accepter de se transformer pour le mieux, d'abandonner toutes les vieilles certitudes pour aller vers le monde nouveau. Presque cinquante ans après son départ, la voix extra-lucide de Mère nous rejoint encore pour nous éveiller et inciter l'humanité à approfondir son contact fragile avec Ça, Ça qui n'a ni commencement ni fin, Ça qui vibre dans l'éternel instant.

Nous n'envisageons pas de faire du **Cahier bleu** une revue savante, mais plutôt de rester fidèle au libre jeu poétique et aux aspirations de l'Œuvre de Sri Aurobindo et de Mère, de garder une vibration juste et harmonieuse. Car, maintenant plus que jamais, il faut faire avancer la conscience, favoriser l'ouverture à cette lumière qui, selon l'expression de Mère, «coule vers la terre en flots harmonieux», retrouver cette force qui n'a peur ni du réel ni du rêve, qui prend le parti de la nouveauté, de l'espoir.